

**Cécile DESOUTTER, Enrica GALAZZI, Marie-Christine JULLION**

## INTRODUCTION

Ce numéro hors-série de *Repères* trouve son origine dans un cycle de conférences organisé en 2014 au sein de nos universités (Università di Bergamo, Università Cattolica, Università degli Studi di Milano) et à l'Institut français Milano. Il a pu se dérouler grâce au soutien et à la contribution financière de l'Université italo-française, de l'Ambassade de France en Italie, de l'Institut français Italia<sup>1</sup> et du DoRif Università.

Les personnes invitées à s'exprimer autour du thème « *Langues et citoyenneté. Comprendre le monde pour agir dans la société* » sont des chercheurs et chercheuses renommés qui se caractérisent par une forte implication dans la recherche de terrain et dans le dialogue entre les cultures. Provenant d'horizons différents, apparemment éloignés les uns des autres – sciences de l'ingénieur, physique, anthropologie, sociolinguistique, littérature – ils ont en commun d'avoir accepté le risque de l'interdisciplinarité et le défi de l'impact sociétal. De leurs travaux émergent le lien entre les sciences et le contexte socio-économique ainsi que le rôle central des langues-cultures pour le développement économique, la cohabitation harmonieuse et la qualité de vie des sociétés du futur. Nous leur sommes reconnaissantes d'avoir accepté de nous transmettre les textes de leurs conférences afin de les mettre à disposition d'un plus large public. L'apport de chacun et chacune montre de façon convaincante que, au-delà des contenus académiques, les savoirs produits par la recherche dans des disciplines très diverses peuvent contribuer à l'évolution et aux transformations sociales. En ce sens, la conception de la citoyenneté que nous évoquons dans le titre du cycle est imbriquée dans le quotidien. Elle est à entendre comme une citoyenneté substantielle ou active, qui se réfère aux pratiques de participation à la gestion des affaires publiques de la communauté politique et à l'engagement citoyen<sup>2</sup>.

Plutôt que de suivre le déroulé des conférences, parfois imposé par les disponibilités des intervenants et les aléas du calendrier, nous avons choisi dans cette publication d'ordonner les articles en fonction des thématiques abordées ou des méthodologies de recherche exposées. Nous y voyons-là une façon de mieux faire dialoguer les textes entre eux.

Les deux premiers articles concernent le monde de l'entreprise et ils illustrent les travaux de deux chercheurs, **Josiane Boutet** et **Philippe d'Iribarne**, dont la démarche théorique et méthodologique privilégie une approche ethnographique et qualitative des situations du travail. **Josiane Boutet**, dans *Langues et langage en entreprise*, traite de la « part langagière du travail », concept que la sociolinguiste a forgé pour décrire et comprendre la contribution des langues et du langage à l'effectuation du travail. Elle expose un modèle ethnographique qui permet de classer les verbalisations et les écrits au travail, de construire des typologies dans les usages des langues et du langage, et de dégager des catégories d'analyse. Elle illustre également comment les formes linguistiques des paroles et des écrits au travail sont dépendantes, au moins partiellement, des fonctions instrumentale, cognitive et sociale que ceux-ci remplissent dans les entreprises. Mais, Josiane Boutet fait également observer les transformations langagières majeures que les nombreuses enquêtes en immersion dans des secteurs professionnels très variés lui ont permis de relever. Elle montre ainsi que la part langagière du travail – en particulier dans sa dimension écrite et plurisémiotique – ne cesse d'augmenter quels que soient les métiers considérés et que cette activité de langage n'est plus seulement monolingue. De fait, les langues étrangères sont devenues pour les entreprises un facteur de productivité et pour les salariés une compétence et une valorisation professionnelles, l'anglais fonctionnant comme langue hypercentrale à côté des langues locales.

Dans *La rencontre des cultures : s'organiser pour œuvrer ensemble*, c'est plus précisément aux entreprises multinationales que s'intéresse **Philippe d'Iribarne** et à la façon dont se déroulent les interactions entre personnes de cultures nationales différentes qui œuvrent à un projet commun. Il présente et commente ainsi des cas d'échecs et de succès de coopérations interculturelles en entreprises, observés dans le cadre d'enquête sur le terrain, par exemple lors d'une internationalisation des sièges sociaux ou dans le cas d'une fusion-acquisition. Il explique comment l'existence de différences culturelles peut conduire chacune des parties à être profondément choquée par les manières de faire de l'autre partie. A partir de ces exemples de divergences culturelles, Ph. d'Iribarne fait le point sur ce qu'il faut entendre par culture, à savoir un système de sens, à travers lequel un individu perçoit et interprète une situation ou une action concrète, et que cet individu partage avec les individus de sa communauté. Il existe ainsi dans chaque culture un cadre, fait des images idéales d'univers où l'on se trouve bien ou mal, et sur lequel les acteurs n'ont pas de prise tant qu'ils n'en n'ont pas conscience. Selon Ph. d'Iribarne, ces observations faites dans les entreprises multinationales apportent un éclairage utile sur ce qui se passe dans la rencontre des cultures dans la vie courante, qu'il s'agisse d'interpréter les attitudes négatives relatives à l'Islam ou de la difficulté de s'entendre sur des pratiques communes dans la construction européenne.

La question du vivre ensemble concerne aussi l'espace urbain et le plurilinguisme qui résulte des mouvements de populations. **Louis-Jean Calvet** dans *Sociolinguistique urbaine : Les villes plurilingues* part de la constatation que selon les continents, la mutation de la diversité linguistique des villes peut reposer sur un plurilinguisme endogène (lorsque plusieurs langues régionales sont en présence) ou exogène (lorsque les langues des migrants s'ajoutent à celle(s) des autochtones). Pour analyser de façon fine le plurilinguisme urbain, il propose une « feuille de route », c'est-à-dire une grille d'observation qui prend en compte l'histoire de la ville, les noms des quartiers, les gentils, les regroupements par quartiers, les langues premières et celles des quartiers, les formes linguistiques urbaines, les attitudes et les représentations. Donnant pour chaque point des exemples empruntés à différentes enquêtes menées sur de multiples terrains urbains, du Canada à la Chine en passant par de nombreuses villes africaines et sud-américaines, il illustre comme la ville plurilingue est un facteur d'unification linguistique « fonctionnant comme une pompe qui aspire du plurilinguisme et recrache du monolingue ». Il

montre également que c'est un lieu où s'affiche, au travers de l'environnement graphique, des rapports de force entre les locuteurs des langues en présence.

Au-delà des observations liées à leur terrain d'investigation, les trois chercheurs, chacun dans leur domaine, témoignent en outre de ce que la sociolinguistique tout comme l'anthropologie culturelle peuvent être des disciplines d'interventions sociales avec des retombées en matière de formation, d'amélioration des postes de travail, de pratiques de gestion des équipes multiculturelles, d'intervention sur l'intégration des migrants ou sur l'échec scolaire ...

La problématique du plurilinguisme est aussi le fil directeur des articles de Jean-Marc Lévy-Leblond et de Pierre Janin, chacun d'eux en prônant la nécessaire préservation à des titres divers.

Face aux rapports de force entre les langues, qui peuvent donner lieu à des tensions personnelles et sociétales, **Pierre Janin** propose une approche moins conflictuelle : *L'intercompréhension, une ancienne pratique d'échange, une clé pour l'avenir*. Il fait remarquer que la pratique intercompréhensive, qui consiste à s'exprimer dans sa langue et à comprendre celle de l'autre, est à la fois très ancienne et partagée. Pourtant, elle s'est en grande partie perdue, notamment au profit de l'usage de l'anglais, avant de devenir dans les années 1980 un sujet de recherche universitaire, avec l'objectif d'en examiner le fonctionnement et les conséquences didactiques envisageables. La didactique de l'intercompréhension telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui consiste à faire acquérir aux apprenants un outil comparatif, une grammaire fonctionnelle. On peut l'opposer à une didactique fondée sur un discours méta-grammatical, qui énonce les règles plutôt que de les faire découvrir au fil de leur emploi. A partir de là, Pierre Janin tente de dresser une forme de bilan de l'intercompréhension en évoquant à la fois les obstacles pratiques à sa diffusion et son avenir envisageable. A propos de ce dernier, deux directions possibles sont suggérées : d'une part la contribution de l'intercompréhension à une forme d'intégration européenne, qui serait son extension politique, d'autre part à une didactique renouvelée des langues. L'article est suivi d'une très riche bibliographie qui permettra aux lecteurs intéressés d'approfondir la question.

**Jean-Marc Lévy-Leblond** aborde cette même question du plurilinguisme dans *La science au défi de la langue*, en mettant en cause deux lieux communs concernant le rapport entre science et langue(s). Le physicien conteste d'une part l'idée qu'il pourrait exister un « langage scientifique », estimant qu'il s'agit d'une représentation ancienne entretenue par les scientifiques eux-mêmes, de Galilée à Condorcet, y compris dans le domaine des sciences sociales, si l'on se réfère à Roland Barthes. A cette vision d'une langue spécifique, il oppose celle d'un « usage régional particulier de la langue », comme toute profession spécialisée, artisanale par exemple, en a besoin. Il conteste d'autre part l'idée de l'intérêt, voire selon certains de la nécessité, d'une langue unique et dominante, une *lingua franca*, qui refléterait l'universalité supposée ou prétendue du savoir scientifique. Jean-Marc Lévy-Leblond explique d'ailleurs pourquoi, contrairement à une idée souvent répandue, la place de l'anglais aujourd'hui n'est pas comparable à celle du latin autrefois. A partir d'exemples terminologiques tirés du domaine de la physique, il illustre les conséquences négatives que peut avoir la domination d'une langue quant à l'approfondissement, à la rénovation et au partage du savoir scientifique. Ceci l'amène à plaider pour un travail explicite et délibéré de réflexion linguistique en science à partir de la diversité des langues existantes et, partant, pour un rapprochement entre sciences de la nature et de la matière et sciences humaines et sociales.

Après cette réflexion sur le rapport entre langue et science, c'est au rapport entre langue, écriture et identité que nous invite à nous interroger **Claude Ber** dans *Ecrire : une interrogation de l'identité dans et par la langue ?* Evoquant la complexité des liens entre langue/écriture et langue/identité, l'auteure dramaturge et poète insiste sur la difficulté non moins grande de cerner ce qui lie l'écriture à l'identité. Tout dépend en effet des contextes, des époques, des écrivains et bien sûr de la manière dont chacun de ces derniers conçoit et expérimente l'écriture. Tout dépend également de ce que l'on entend par identité et de la représentation que l'on s'en fait. Pour Claude Ber, le leitmotiv de l'identité n'est pas neutre, son expansion traduit quelque chose de l'état social et politique. Mais, rappelant Hanna Arendt ou Artaud, elle affirme que l'écriture, explicitement engagée ou non, a aussi affaire au politique, entretenant avec lui des rapports à la fois d'interdépendance et de tension. Et si l'écriture est traversée par la question de l'identité, elle travaille cette question à sa manière, à travers le sensible et l'imaginaire qui lui sont propres et ne sont pas réductibles à une catégorie politique ni saisissables par elle. D'ailleurs au-delà ou en-deça de l'identité, Claude Ber estime que l'écriture convoque plutôt la triade singularité, altérité et humanité. L'auteure illustre ainsi la puissance de l'écriture comme riposte à la stigmatisation identitaire mais aussi comme instrument de déconstruction de l'assignation et de construction de l'affirmation identitaire, qu'il s'agisse de l'écriture métissée de la francophonie, de celle des femmes ou celle du « moi ».

Le texte de **Marc Augé**, *Langue, culture, frontière*, reprend le concept en rappelant que l'altérité est au principe de l'identité de tout individu, qui se construit dès le départ par sa relation avec l'autre. Après avoir indiqué les trois échelles : celle de l'univers, de la planète et du local, à partir desquelles observer le réel, il fait remarquer que, dans un monde en voie de planétarisation, la question de la langue, loin de créer des difficultés, pourrait être la clef du problème qui se pose à nous. A savoir : comment créer un monde unifié qui ne soit pas uniforme ? Marc Augé retient que l'existence des langues nous démontre les vertus de la notion de frontière, entendue comme seuil et non comme come barrière. Or un seuil est un lieu de passage dans lequel se perçoivent aussi bien les particularités d'un système culturel que l'universalité d'une forme structurelle. Faire l'apprentissage d'une langue, c'est donc à la fois reconnaître une langue et la dépasser et Marc Augé nous invite à courir le risque de la parole, reconnaître les frontières et nous essayer à les franchir.

*La revue Repères Dorif comporte une rubrique de clôture intitulée "Et tout le reste est littérature". Nous avons choisi dans ce numéro hors-série de conserver cette tradition. Le 13 novembre 2015, un an jour pour jour après la tenue à Milan d'une des conférences du cycle « Langues et citoyenneté. Comprendre le monde pour agir dans la société », Paris était au cœur d'une série d'attentats terroristes. Dans l'un d'eux, une étudiante vénitienne doctorante en démographie à la Sorbonne a perdu la vie. En hommage à cette jeune femme, nous faisons paraître ici un poème de Maria Gabriella Adamo : Per Valeria Solesin.*

1

Nos remerciements vont en particulier à Benoît Tadié, attaché de coopération universitaire, et à Claudie Pion, attachée de coopération pour le français, à l'Institut français Italia/Ambassade de France en Italie.

2

Pour les différentes acception du terme « citoyenneté », cf. en particulier Marco Martiniello, *La citoyenneté à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, Les Editions de l'Université de Liège, Liège, 2000.